

**Paris, Juin 2012.**

**Rencontre avec Marie Darrieussecq**

interviewée par Elyse Petit, étudiante en thèse à l'Université d'Arizona.

**Elyse Petit: Quelle est votre expérience avec l'échange inter-universitaire que vous avez créé en collaboration avec Dr. Alain-Philippe Durand ?**

**Marie Darrieussecq :** A-P Durand qui enseignait à Rhodes Island, m'a contactée en 1999 pour me proposer de faire un site internet. A l'époque, je n'ai pas tout de suite compris que ça allait être un outil très utile pour moi, un outil de référence pour les étudiants, le public et même les journalistes. C'est aussi un outil qui permet de me contacter, avec une adresse email. A l'époque c'était une idée pionnière car il y avait encore peu d'écrivains à avoir des sites internet, et AP Durand a eu une très bonne intuition avec ce programme littérature/internet. Je trouvais intéressant que ce soit des étudiants qui s'en occupent. Je pouvais aussi partager des photos, des articles, des événements car j'avais enfin un endroit où les mettre. Les réseaux sociaux n'existaient pas et d'ailleurs je m'en tiens à distance aujourd'hui. J'ai avec ce site une interface entre une partie du public et moi.

A l'époque je n'ai jamais eu l'occasion d'aller à Rhodes Island rencontrer les étudiants car j'étais toujours trop occupée, mais au printemps 2012 j'ai enfin pu venir à l'Université d'Arizona, à Tucson, où AP Durand avait ensuite été nommé et où il continuait le projet.

En Arizona ma toute première conférence a eu lieu dans le cadre des Africana Studies, un des départements qui promouvait ma venue : c'était une coïncidence amusante car le roman que j'avais en tête se situait en partie en Afrique et abordait la question du racisme. J'étais dans les lectures de Franz Fanon, d'Aimé Césaire, dans la littérature du Congo... Donc ça tombait très bien et je me suis piquée au jeu. Cette première conférence était assez didactique et magistrale ; mais ensuite pour les deux autres conférences c'était un travail plus intime en classe avec les étudiants mêmes. C'est toujours un peu vertigineux d'être très loin de Paris et de voir qu'il y a quand même des gens à l'autre bout du monde qui s'intéressent à ce qu'on fait. Même si le public des deux dernières interventions était plus restreint, une vingtaine d'étudiants, chaque personne a un intérêt à soi et c'est ça qui est toujours touchant... De se demander pourquoi les gens viennent, et de se dire qu'ils viennent parce que quelque chose les touche et qu'ils ont décidé de s'intéresser à ça à ce moment-là de leur vie, c'est émouvant.

Et puis j'ai un passé universitaire. J'ai une agrégation et une thèse mais je n'ai jamais pris de poste, pour des raisons qui tiennent à moi et l'université française. Ça me manque d'être en contact avec des étudiants. Ce genre d'occasions me permet de retrouver une relation pédagogique, un échange, une forme de transfert aussi... Et l'endroit, cette université d'Arizona, c'est quand même assez fou, cette fac au milieu du désert et des cactus !

**EP : Quelle est une journée type d'écriture pour vous, Marie Darrieussecq ? Et quels sont les conseils que vous donneriez à un étudiant qui voudrait écrire ?**

**MD :** Ma journée type c'est de tout faire pour ne pas écrire ! Le matin je consulte mes emails... je range, je vais à la piscine nager... en fait je fais tout ce que je peux faire pour éviter d'écrire... C'est seulement quand je ne peux plus faire autrement que je me mets à mon bureau. George Perec disait : "je fais des réussites pour ne pas écrire *W ou le souvenir d'enfance*". Ecrire c'est souvent ça, c'est de ne pas écrire, et se débattre.... J'écris concrètement environ deux à trois heures par jour, tous les jours. Et, quand je n'écris pas, il y a très peu de différence entre moi et une « desperate housewife »... C'est aussi pour ça que j'ai décidé de m'installer comme psychanalyste deux matinées par semaine. Cela me permet de faire autre chose. Ne faire qu'écrire, ça me rend cinglée.

Je ne peux pas donner de conseils pour écrire. Quand on doit écrire, on doit écrire, et seule celui ou celle qui écrit peut savoir.

**EP : Est-ce que vous pensez qu'un artiste et notamment un écrivain a besoin de notoriété ?**

**MD :** J'ai besoin d'un public. Je n'ai pas besoin d'une notoriété. Quand les gens me reconnaissent dans la rue, je ne suis pas sûre que ça ait fondamentalement à voir avec l'écriture. Mais j'ai besoin que mes livres soient lus, bien sûr.

**EP : Lus pour être reconnue ? Avez-vous besoin de cette reconnaissance ?**

**MD :** Lus pour changer la vie, pour proposer de nouveaux outils, pour évacuer les vieilles phrases qui bouchent la vue sur le monde, pour ouvrir de nouvelles fenêtres dans le cerveau des gens. Il ne s'agit pas d'être lue pour être lue. Je ne propose pas de la distraction ou du loisir, je demande à mon lecteur ou à ma lectrice un effort. Et le livre que j'écris en ce moment, ce ne sera pas un livre très facile à lire non plus... il y a tout ce travail sur la suspension du "bien connu", sur le dézingage des stéréotypes.

**EP : Ce que vous appelez les truismes ?**

J'ai toujours travaillé avec et contre les clichés, oui, les truismes. Les phrases toutes faites qu'on dégage quand il s'agit de se parler, d'être ensemble, de faire société. Moi la première, car il faut bien se parler. Mais à l'écrit, c'est différent. J'aime soulever les clichés comme des pierres pour voir ce qu'il y a dessous. Comme tout le monde, il m'est arrivé d'être blessée ou heurtée par ces phrases qui vous enferment dans des boîtes. Alors je regarde comment elles fonctionnent, ces phrases. Les stéréotypes autour de la femme, dans mon premier roman, *Truismes* ; les clichés autour de la maternité, de l'enfantement, avec *Le Bébé* ; tous les clichés jacobins très français autour des petits pays, dans *Le Pays* ; les clichés sur la mort et le deuil dans *Tom est mort*. Toutes ces choses qu'on dit sans penser, ou parce qu'on ne sait que dire, toutes ces bêtises qu'on répète sur le deuil pathologique ou le deuil normal... Cette phrase que ma mère a entendue mille fois après la mort de son fils : « vous en ferez un autre »... Tout ce qui tend à immobiliser les gens dans une image, dans une attitude, dans le "au suivant" ! Un usage du langage qui laisse à croire qu'on est tous pareils... Et j'ai travaillé sur les clichés autour du sexe dans la plupart de mes livres et en particulier dans *Clèves* : le cliché de la jeune fille, le

cliché de la vierge, tous les clichés innombrables sur le désir féminin, sur ce qu'on attend des femmes...

**EP : Il y a ce même genre de travail sur les stéréotypes dans le roman en cours ?**

Dans ce nouveau roman, comme toujours je raconte d'abord une histoire, qui s'inspire pour part de ma vie. Mais, oui, on peut dire que je remue les stéréotypes autour du couple dit « mixte ». J'aime cette phrase de Jean Genet qui dit : « c'est quoi, un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ? » Ce que notre société attend d'un homme noir, c'est qu'il se comporte comme un homme noir ; et ce qu'on attend d'une femme, c'est qu'elle se comporte comme une femme. Les deux situations ne sont pas symétriques, mais dans tous ces cas de "minorité" (et le mot minorité est grotesque, évidemment) on attend que les êtres humains agissent comme des personnages typifiés. Par exemple on programme les femmes à avoir « l'instinct maternel », à attendre passivement le prince charmant, à s'asseoir de telle façon, à marcher de telle façon... Et, par exemple, on ne s'attend pas à ce qu'un homme ou une femme noir.e.s cite comme goût musicaux Mahler ou Mozart. Il y a mille et mille façons d'être femme, il y a mille et mille façons d'être noir. Je crois que mon roman parle de ça.

ici même en Arizona quand j'évoquais le projet de ce roman, un professeur noir m'a lancé ironiquement : "yeah, jungle fever". C'est un cliché que j'ai entendu aussi en Afrique anglophone, et dont Spike Lee a fait un film d'ailleurs, *Jungle fever*, dans les années 90 je crois. C'est le cliché péjoratif dont on affuble les couples blanc-noir. Voilà, ce genre de bloc de langage, qui vise à réduire une histoire vivante pour la faire rentrer dans des bornes, des cases, des jugements, je réagis contre par mes romans. Pour redonner au vivant de la fluidité, de la liberté.

Le travail de la littérature est de renouveler les personnages, de déconstruire les personnages typifiés pour re-proposer de l'humain. C'est là que l'imagination agit. L'imagination est un formidable robot pour décaper les clichés, pour repenser le monde à neuf. Penser le racisme demande de l'imagination, parce qu'on est tellement englués dans les stéréotypes qu'il faut se décaler, faire un pas de côté, essayer de penser ailleurs... vivre bien sûr... et la littérature peut nous y aider, peut réellement nous aider à mieux vivre en nous ôtant des bêtises de la tête, en réinsufflant de l'air, de la pensée, de la liberté. En "fourbissant" les mots, comme disait Leiris. En empêchant les mots, et donc la pensée, de prendre comme de la gelée. C'est pour ça que la mauvaise littérature me met tellement en colère : elle confirme les clichés, elle ressert les phrases toutes faites, les scénarios admis, les personnages « acceptables ». La vraie littérature est, elle, synonyme d'inquiétude, elle empêche la pensée de figer. Penser, c'est angoissant, et la littérature pose des questions, elle n'apporte pas de réponses ; et surtout pas toutes faites. Elle aide à renouveler toujours les mêmes questions, et d'une certaine façon, elle ne se satisfait jamais des réponses.

**EP : Est-ce la raison pour laquelle vous vous tenez loin des médias qui ont peut-être tendance à vous mettre vous-même dans des boîtes ou qui ont tendance à stéréotyper votre écriture ?**

**MD :** Un article de presse aura toujours tendance à résumer et à codifier un roman, donc à risquer de le réduire à son propre cliché et moi-même à un cliché. Ce n'est pas très grave. J'ai besoin de la presse, pour faire connaître mes livres. Et je laisse mon éditeur POL archiver ce qui lui semble important ; moi, par hygiène mentale, je lis rarement les critiques, bonnes ou mauvaises. Les bonnes égarent, les mauvaises aussi.

**EP :** **Tout à l'heure nous parlions de la journée typique d'un écrivain ou des conseils que vous pouviez donner à des étudiants qui voudraient écrire, est-ce que pour vous il est très important de séparer la vie privée et la vie d'artiste ?**

**MD :** Ça aussi, c'est aussi de l'ordre de la discipline intérieure... il y a une espèce de calme intérieur à avoir, pour accéder à ce que j'appelle la porosité au monde : un état méditatif où je me laisse traverser par le monde. "Moi Marie Darrieussecq née le 3 janvier 1969 à Bayonne", s'absente quand j'écris... 'Ça' se met à écrire à travers moi... c'est assez chamanique, l'écriture. C'est toujours en bordure de folie.

**EP :** **de schizophrénie ? Bipolarité ?**

**MD :** de schizophrénie n'exagérons pas, mais c'est assez mélancolique pour moi. Je me laisse traverser par quelque chose qui est plus grand que moi mais qui en même temps vient de moi. C'est un état très « borderline »... se maintenir dans cet état de rêverie...

**EP :** **Et donc vous arrivez à accéder à cet état de rêverie tous les jours ? Il y a des écrivains qui par exemple disent qu'à partir du moment où ils écrivent un livre il faut qu'ils s'enferment ou qu'ils s'isolent loin de leur famille et de leur quotidien.**

**MD :** J'y accède tous les jours quand j'écris un livre. Je n'ai pas besoin de m'enfermer, j'ai juste besoin d'être seule dans la journée. Il y a aussi tous ces moments avant l'écriture d'un livre, ces quelques mois où je ne fais que penser ou rêver à un livre, ce sont presque des mois d'errance. Je marche beaucoup, au hasard. Mais là, depuis un mois maintenant, je rédige ce nouveau roman pour de bon, assise à mon bureau ou aux tables que je trouve en voyage, et tous les jours j'accède à cet état de façon déterminée. Un état méditatif, où je ne suis pas exactement là... dans l'oubli mais aussi dans la pure présence physique - le corps est fiable, il écrit, la main écrit... les deux mains en l'occurrence, puisque j'écris désormais presque toujours sur un clavier. Dans ces moments là je ne sais plus que j'ai des enfants, un mari, des parents... Je ne sais plus que mon vieux père va être inévitablement choqué par ce que j'écris, comme dans *Clèves*... sinon je n'écris pas *Clèves*.

**EP :** **Vous oubliez totalement que le roman aura une réception critique ?**

Si je commence à me dire que il y aura des journalistes assez idiots pour compter le nombre de fois où les personnages de *Clèves* diront le mot « bite »... si je me mettais à redouter tous les malentendus possibles, je n'écrirais plus. Dans *Clèves*, les gamins de quatorze ans qui bavardent ne vont pas dire le mot « pénis »...! Ils ignorent même que ce mot existe. Ils vont dire « bite », ou « cock » selon le pays. Dans *Clèves* ils sont, comme je l'ai été, éduqués à la campagne, entre les chansons paillardes, les blagues machos, et les considérations agricoles

sur les animaux : très loin du langage châtié. Un personnage de roman est fait de la langue qu'il parle.

Il y a un exemple que j'aime beaucoup citer à ce propos : pour *Truismes*, un critique du Figaro, très reconnu, qui est mort depuis - il s'appelait Renaud Matignon - avait dit que je ne savais pas écrire le français parce que j'avais écrit « je me suis repentue aussi fort que j'ai pu. » J'avais été stupéfaite qu'un critique, d'un grand journal, ne comprenne pas la différence entre l'auteur et le personnage... et en plus n'entende pas la rime... C'est une phrase qui a un rythme, une harmonie, une rime intérieure en *u*, évidemment que je sais qu'on dit « repentie » ! C'est ma narratrice, qui n'a pas fait d'étude, qui parle ainsi... Et c'est une phrase ironique sur la religion. Je me suis dit, avec étonnement (j'avais 27 ans) : quel défaut de lecture, pour quelqu'un dont c'est censé être le métier.

J'ai besoin de garder contact avec une vie universitaire. Les articles universitaires, même inégaux, sont une forme de reconnaissance que j'apprécie. Et bien sûr il y les lecteurs... Je dirai par provocation qu'un bon lecteur est un lecteur muet. Un bon lecteur lit tout seul dans sa tête. Recevoir du courrier des lecteurs, c'est toujours assez agréable, j'aime beaucoup les lire, mais je suis parfois un peu embêtée pour répondre si je sens une demande trop affective, si on me confond trop avec mes personnages. Avec des universitaires cela peut m'arriver d'avoir des correspondances suivies mais cela reste professionnel, finalement. Avec mes livres je propose un chemin et le lecteur ou la lectrice m'accompagne sur ce chemin ; il ou elle fait la moitié du chemin, et s'approprie ainsi le livre. Si nous sommes ensemble dans l'imaginaire, nous restons séparés dans la réalité. Se réunir dans la réalité serait dans mon cas un malentendu. Les phrases pour se parler me semblent toujours décevantes, il n'y a que dans l'écriture romanesque que je parviens à agir pour décrire le monde ; et aussi dans un autre cadre, sur le divan analytique, mais c'est un autre usage des mots. Je suis très seule, en ce sens. Ça demande une grande solitude d'écrire, et il faut la tenir, c'est comme ça, ça demande aussi un certain courage.

### **EP : donc « lecteur muet » dans le sens de... ?**

MD : Encore une fois, la "Marie Darrieussecq née à Bayonne en 1969" n'est pas exactement ni Solange, ni le personnage de *Truismes*, ni la narratrice de *Tom est mort*, ni même du *Pays*, qui est pourtant le plus autobiographique de mes livres (si l'on exclut *le Bébé*, qui, lui, est strictement autobiographique). Après mon roman *Tom est mort*, j'ai eu des lettres de parents endeuillés qui me disaient merci d'avoir mis des mots là où eux n'y parvenaient pas. Ces lettres là sont très importantes. Je me suis dit que j'avais accompli quelque chose, en lien aussi avec ma famille, qui est dramatiquement clivée par le deuil et la folie, et silencieuse. Mais dans un autre genre, il m'est arrivé deux fois de recevoir des lettres de demande en mariage... il y a des gens qui font des fixettes sur votre seule image, ou sur la figure de la "femme écrivain", un autre cliché qui a la peau dure. Et je reçois assez souvent des paquets. Je me méfie toujours un peu des paquets... surtout que celui-ci était posté de l'hôpital psychiatrique d'Alfortville ; mais il contenait simplement des écouteurs d'iPod. Le jeune homme qui m'écrivait me disait que dans ces écouteurs il avait entendu la voix de Dieu, et qu'après avoir lu un de mes romans, il

entendait maintenant ma voix... ça le perturbait donc il préférait me les envoyer... Ce fou-là avait de l'humour !...

**EP : Et la psychanalyse ?**

MD : La psychanalyse est un autre moyen de "fourbir" les mots, de leur faire dire autre chose que les phrases toutes faites dont est mal bâtie notre identité : tout ce bazar des anecdotes léguées par les parents, des qualificatifs laissés par l'école, des mots d'ordre assésés par la société... toutes ces programmations... La psychanalyse permet de parler en son nom propre, de dire je, de repenser son histoire, de se la formuler à soi-même. La psychanalyse m'a sauvé la vie et elle sauvera encore la vie de bien des gens. L'écriture me tient, elle, dans la mélancolie : j'écris les doigts branchés dans la prise de la mort. J'écris avec ma propre histoire, avec mes propres fantômes. Un jour sans doute j'écrirai sans doute sur la mort de mon frère bébé, mais pour l'instant je n'y arrive pas.

**EP : Comment la pratique de la psychanalyse entre-t-elle dans vos journées d'écrivain ?**

Au coup de sonnette, je suis obligée d'être là, disponible, pimpante, d'être à l'autre. La psychanalyse est une façon d'être dans le monde autrement que par l'écriture. Quand on sent que l'autre est entravé dans son travail, son amour, son bonheur, par des choses parfois très simples à dénouer, des riens auxquels il ou elle se cramponne par névrose... La psychanalyse a vraiment une marge d'action, là. Une marge de liberté. Il y a une phrase de Winnicott qui dit « mes patients me soignent ». Il y a du vrai là-dedans car mes patients me tirent de moi-même. Et j'ai l'impression de faire quelque chose pour eux, d'être utile. Avec l'écriture, on ne sait pas si on est utile. Si cela se fait, c'est tout doucement, de lecteur en lecteur, et jamais je n'en verrai vraiment l'effet. Mais à l'issue d'une séance où il s'est passé quelque chose, ou à l'issue d'une cure réussie, oui, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose. Etrangement, moi qui voulais trouver un « vrai métier » - car l'écriture n'en est pas un « vrai » - je sais aujourd'hui qu'être psychanalyste, c'est aussi un drôle de métier...

**EP : Est-ce que ça a enrichi votre imaginaire et votre écriture ?**

MD : Ce que j'apprends de mes patients c'est que tout le monde se débat, que personne n'a la solution et ça c'est extraordinaire... Nous nous bricolons des vies, des systèmes. D'une certaine façon tout le monde a la même histoire, de désamour, de trahison, de frustration et aussi de joies ponctuelles ; mais chacun le vit totalement différent, et avec ses mots, sa structure, son style. Il y a un style à chaque analyse. Par exemple, on ne peut pas plaquer exactement l'Oedipe version occidentale sur les diverses structures africaines, mais on a tous eu, qu'on les ait connus ou pas, un père et une mère, on a tous partout sur la terre des histoires d'amour, des échecs, des terreurs, et on a tous des rêves... On ne peut pas et on ne doit pas stéréotyper l'humain.

J'ai beaucoup d'admiration pour mes patients parce qu'ils cherchent, ils affrontent les problèmes sur le divan, ils ont ce courage-là. Ces combats qu'ils mènent, c'est magnifique : au

lieu de subir, comme beaucoup de gens, ils se battent. Ça, ça m'aide à écrire parce que ça me donne de l'énergie, ça me donne de l'espoir, même.

**EP : la psychanalyse est donc plus un échange humain qu'un échange d'idées ?**

**MD :** d'idées, jamais : il ne s'agit pas d'idées en psychanalyse, il s'agit d'associations d'idées, ce qui est autre chose. Et ce n'est pas exactement un échange non plus, ni un dialogue. Essentiellement la psychanalyse est une pratique de l'oral et du lapsus, de l'accident de l'oralité. Il y a une énorme différence entre l'écrit et l'oral. L'association d'idée que l'on fait à l'écrit n'est pas celle que l'on fait à l'oral. Je le sais moi-même pour avoir été longtemps sur plusieurs divans. L'inconscient ne peut pas se réduire à un récit, il trouve une forme singulière, souvent en spirale, en aller et retour, en répétitions sur le divan... une forme orale très palpable, qui a lieu sur le moment de la séance. Lacan cherchait une écriture en nœuds, une invention topologique propre à chaque analysant. Il cherchait à transmettre la psychanalyse autrement que par le récit de cas ou le compte rendu chronologique.

**EP : Et quand vous n'écrivez pas ?**

**MD :** J'écris des mails et des textos ! Ces nouveaux modes de communication ont redonné de l'importance à l'écrit. Je passe une bonne heure par jour à faire mon courrier... j'adore les mails. Je n'aime pas le téléphone. D'ailleurs même mes amis me contactent par mails, je peux passer des journées entières sans que mon téléphone sonne. Il m'arrive de passer des journées très vides, mais ça fait partie inhérente de l'écriture. Se coltiner avec cet ennui proprement extraordinaire, une expérience du vide parfois insupportable mais d'où naît l'écriture.

**EP : Et quand vous avez fini un livre, vous repartez déjà sur un autre ?**

**MD :** Là, en ce moment dans ma tête j'ai trois livres qui tournent... mais il faut savoir lequel demande à être écrit maintenant. Je viens de me jeter dans ce livre qui va vers l'Afrique. Les deux autres attendront, ou disparaîtront d'eux mêmes, ou seront absorbés par le livre qui s'écrit. Je ne peux jamais trop savoir à l'avance. Mes livres sont tous imbriqués les uns dans les autres, ils viennent tous de la même source : à la fois de mon vécu, d'histoires d'amour, de voyages, et du passé archaïque de l'enfance, le tout traversé par cette attention que j'ai au son que rendent les mots, les mots vivants, et aussi aux mots qui sont en quelque sorte en attente d'être libérés. J'ai l'impression de démêler un écheveau, ou d'entrer dans une forêt qui va m'offrir différents paysages, différentes altitudes ou points de vue, et de devoir y défricher des sentiers.

**EP : Comment faites-vous votre choix ?**

**MD :** Ce sont les livres qui décident. Par exemple dans *Clèves*, j'aime beaucoup un des personnages secondaires, la mère de Rose, la femme aux bottes rouges, autrement dit la "reine de Clèves" ; dans une version précédente, elle tombait amoureuse du seul étranger du village, Monsieur Kudeshayan. C'était déjà un roman sur le racisme et les couples "mixtes", mais situé dans ce petit village de province, bien blanc, bien catho, dans les années 80. Le sujet a pris de l'ampleur dans ma vie et dans ma tête, et tout autour de moi la France d'aujourd'hui était obsédé par les immigrants, par les étrangers, par l'autre... le roman m'a portée plus loin que

dans un petit village des années 80, il s'est en quelque sorte mondialisé. A l'époque pour *Clèves* je suis restée concentrée sur l'adolescence.

L'histoire de la femme aux bottes rouges et de l'étranger, je ne dis pas que je ne l'écrirai pas un jour ; pour l'instant je n'ai qu'une ébauche d'une trentaine de pages, écrites à la main pour une fois, qui date d'avant l'écriture de *Clèves*. Et d'ailleurs le roman que j'ai en tête en ce moment, c'est toujours Solange, le personnage central de *Clèves*, mais 20 ans après. Solange est devenue actrice, elle vient de ce village dont elle se souviendra toute sa vie, avec des comptes à régler socialement. Elle a aussi des comptes à régler avec les hommes, mais elle va tomber sur un homme noir qui va l'amener ailleurs... Solange est un alter ego, si vous voulez, enfin c'est moi et ce n'est pas moi car tout est reformé par le filtre par l'imaginaire... Le roman commence à Los Angeles et se terminera en Afrique, en passant par Paris. S'y répondent des mondes que j'ai traversés et qui m'intéressent. D'ici quelques mois je vais essayer d'aller dans la forêt vierge, si possible au Congo ou au Gabon, parce que l'Afrique que je connais c'est plutôt la savane, ou les grandes villes, ou les plateaux comme en Ethiopie. J'ai besoin d'entrer dans une très grande forêt, d'y trouver un chemin, d'écouter les gens là-bas et les arbres... La forêt c'est toujours pour moi comme une métaphore du roman, de son espace, alors dans la forêt équatoriale, je me demande ce que je vais trouver.